



EN COUVERTURE

Borer: « Notre fabrique de mots francophones est en panne »

Erudit. Poète et spécialiste de Rimbaud, cet amoureux de la langue française pleure sa destruction et notre soumission à l'anglais.

Ceci n'est pas une interview, mais un entretien, publié non pas dans un *news magazine*, encore moins dans un « mag », mais dans un hebdomadaire d'informations générales. Ainsi, par ce petit préambule, nous attirerons-nous les faveurs d'Alain Borer, poète, dramaturge, fou de Rimbaud et auteur en 2014 d'un livre remarquable, « De quel amour blessée », sur les splendeurs et misères de notre langue. Iconoclaste, l'homme n'a pas seulement le tricorné du corsaire, qu'il porte en toute occasion, il en a aussi l'âme, et gare à celui qui, devant lui, parlera de « selfie », d'« anniv », fera fi de la négation ou s'adonnera à l'écriture dite inclusive. Borer veille, tel un académicien hors les murs, l'épée imaginaire, mais bien là, le verbe haut, la liaison parfaite et le geste délicat accompagnant le mot, qu'on devine fragile, précieux... Entretien! ■ T. M. E.T.S. M.

Le Point: En 2014, dans « De quel amour blessée » (Gallimard), vous déploriez l'état de notre langue française, selon vous gravement malade. Cet état a-t-il empiré?

Alain Borer: Il empire de jour en jour! Après les Trente Glorieuses, nous avons eu les quarante piteuses. Cette période fut inaugurée par le discours en anglais de Giscard le soir de son élection (en mai 1974), annonçant *urbi et orbi* ce message, qui a été parfaitement reçu: l'anglais est la langue internationale, et d'ailleurs (tellement son anglais était piteux) nous sommes incapables de la parler correctement. Message de double infériorisation. C'est la première fois depuis François I^{er} que l'Etat tournait le dos à la langue. Aussi faut-il d'abord adresser un grand bravo à tous les

Cinq mots qu'il déteste

booster
burn-out
impacter
gérer
newsletter

Cinq mots qu'il veut réhabiliter

ahurissement (attachement opiniâtre à un sentiment, une opinion)
caméral (relatif aux finances publiques)
écornifler (se procurer à bon compte, par ruse)
faseyer (onduler, battre au vent)
parèdre (divinité inférieure dont le culte et les fonctions étaient associés à un dieu plus important)

politiques qui, de Giscard à Sarkozy, de Jospin à Valaud-Belkacem, ont su faire, depuis, exactement tout ce qu'il faut pour en finir avec la langue française, qui va s'effondrer en trois générations.

Ne nourrissez-vous pas une obsession pour l'anglais, que vous présentez comme une force d'usure de notre langue?

J'enseigne à Los Angeles et je traduis actuellement des poètes californiens. Mais il faut distinguer quatre variantes de l'anglais. Il y a deux formes acceptables, le *globish*, un *sabir international*, bien utile (« *Where is the station, please?* »); et le *franglais*, qui constitue un enrichissement mutuel depuis mille ans à travers les racines communes gréco-latines (*technologie/technology*). Mais il y a aussi deux formes perverses: l'*anglobal*, fortement encouragé par les Anglo-Saxons eux-mêmes; et l'*angolais*, l'imitation par les Français de mots que les anglophones ne comprennent pas: comme la « *silver economy* » de Jean-Marc Ayrault, alors Premier ministre, ou les « *smiles* » et les grotesques « *ouigo* » de la SNCF, ces deux dernières formes étant désormais à l'œuvre massivement avec l'action quotidienne de la télévision (« *Cash Investigation* »!) et l'appui efficace de BFM et de Cnews, par exemple. La caractéristique de l'*anglobal* est la substitution. On n'échange plus des mots (conter fleurette revenait sous la forme *flirter*), on substitue: « *booster* » à « *dynamiser* » ou « *propulser* ». Le phénomène majeur, c'est le changement d'oreille: l'*anglobal* envahit la grammaire, avec l'inversion du prédicat que j'appelle une *raffarinade*: « *positive attitude* ». Ainsi, substitution + *raffarinade* = *France bashing*. La substitution de mots préfigure la substitution de langue, illustrée par Hidalgo, qui, pour la candidature de Paris aux JO, illumine de mots anglais la tour Eiffel, efficace collaboration à notre disparition culturelle.

N'est-ce pas un phénomène inéluctable du fait de la mondialisation?

Il faut distinguer deux phénomènes différents et simultanés, la mondialisation et la domination de l'anglais. Jacques Attali explique que, pour vendre nos produits, il serait intelligent de considérer la langue



Alain Borer Poète, romancier, essayiste, auteur de « De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française » (Gallimard, 2014).

française comme un argument et non comme un obstacle. Ce qui se passe en langue pourrait se décrire en termes de mercatique (je n'ai pas dit « marketing »), car cela ressemble à la désindustrialisation : la fabrique de mots francophones est en panne. Jadis, nous avons fourni à l'anglais plus de 60 % de son vocabulaire actuel, ou exporté, par exemple, nombre de mots en Russie (apéritif, décolleté, dissident, gendarmerie, gourmandise...). Désormais, non seulement nous importons, mais nous remplaçons des mots déjà existants. Nous nous soumettons. C'est une soumission imaginaire en cela qu'elle consiste à s'approprier des traits qui semblent supérieurs : c'est se faire appeler Johnny au lieu de Jean-Philippe, dire comme Carla Bruni « plugger » sa guitare plutôt que la brancher, ou comme Orange faire sa publicité avec le verbe *spoil*.

Patrimoine. Alain Borer chez lui à Chambon (Indre-et-Loire) le 22 octobre, devant « son » vallon, tenant à la main ce qu'il appelle sa « trotskinette » et coiffé de son tricorne.

Après un François Hollande que vous avez qualifié de « président iambique » pour ses « euh » et ses mots en deux syllabes, Emmanuel Macron ne réhabilite-t-il pas notre langue ?

Macron ne se soucie pas de l'esthétique de la langue française. Il n'a de sa langue qu'une conception utilitariste. C'est en cela qu'il est contemporain. Avec les hommes politiques, il faut distinguer les discours et les entretiens. Les discours sont préparés par une équipe (la plume qui a écrit le discours du 14 Juillet devant Trump avait le sens des effets), mais, à la télévision ou dans les couloirs, la langue est nue et l'on voit poindre le sarkozysme. Il y a un discours du général de Gaulle (je parle d'un président qui est maintenant dans la Pléiade) qui commence par « A tant d'idées..., à tant de projets... », etc. — l'anaphore se prolonge dix minutes —, puis s'achève par « il fallait une maison » : il inaugurerait la Maison de la radio. Les grands orateurs s'appuient sur cette faculté latine de la tournure, et de Gaulle savait relever des

« Il ne s'agit pas de parler comme Gide en 1949 (« Vous quittâtes la campagne »), mais de penser, donc d'inventer en français. »

EN COUVERTURE



mots tombés en désuétude comme « chien-lit », « quarteron » ou « volapük ». Macron, lui, en direct, n'utilise que des tournures élémentaires, sujet (d'ailleurs plutôt « je »)–verbe–complément. Bien plus, il promet l'anglobal, la version colonisatrice qui se substitue : ce n'est plus « start-up », c'est « scale-up », « j'ai pivoté le business model », « la culture du invented here » ou « la task force »...

Que peut faire l'école ?

La défense de la langue française repose sur quatre piliers, qui sont en ruine aujourd'hui. Il s'agit d'abord de relier l'enseignement de la langue française à celui de la littérature. Ensuite de rétablir le nombre d'heures d'enseignement du français : l'association Sauver les lettres a montré qu'un enfant scolarisé aujourd'hui reçoit, rien qu'en primaire, 630 heures de français de moins qu'un enfant des années 1960. Presque deux ans ! Troisième pilier : l'enseignement du latin, sinon du grec, pour tous les écoliers de la République, et pas en option. Enfin et surtout, l'apprentissage de la grammaire comme une discipline non négociable – contrairement aux déclarations de Mme Vallaud-Belkacem. Nous verrons si le nouveau ministre réussit à redresser ces piliers écroulés.

Mais en quoi le latin serait-il une solution ?

Le latin et le grec ont formé le terreau qui a permis à la langue française de se renouveler et s'enrichir pendant mille ans – jusqu'au punctum de Roland Barthes (1980) ! C'est en grec que Niépce invente la « photographie », en grec que M. Renault remonte la rue Lepic avec une « automobile » en 1884, qu'Emile Littré souffle à Pasteur le mot « microbe ». Et d'après le latin

En « live » !

Dans un bistro parisien, le 23 octobre.

Cinq mots qu'il invente

une bibelothèque (collection de bibelots)

la départure (pour se réapproprier un mot francophone : l'état mental et les choses à faire avant un départ en voyage)

la dominique (à la place de week-end, sur le modèle de « dominical »)

Pétonne (cette saison entre l'été et l'automne)

les fûtés (la gendarmerie de la route)

que se forme « ordinateur », trouvé par Jacques Perret en relisant Malebranche : sans lui, on dirait « computer ». Mais aujourd'hui, un gars invente dans son garage une bicyclette volante. Comment la baptise-t-il ? « Flike ». M. Bolloré, lui, promet la « Blue Car » à Paris et un chemin de fer autour du Ghana qui relie les pays d'Afrique francophone la « Blue Line » ! La mairie de Paris organise un « Paris Rollers Marathon », qui, comme Raffarin avec sa « positive attitude », prend la logique du génitif anglo-saxon.

D'aucuns verront en vous un réactionnaire...

Ce qui compte, c'est l'avenir de la langue française, que je tiens, avec François Cheng, pour un chef-d'œuvre de l'humanité. Il ne s'agit pas de parler comme Gide en 1949 (« Vous quittâtes la campagne »), mais de penser, donc d'inventer en français. Sinon, notre langue s'effondrera en « chiak », ce français en phase terminale qui sévit sur l'île de Shediac, dans le Nouveau-Brunswick, au nord-est du Québec. Prenez cet extrait de presse française : « Sur les red carpets, les people se la jouent happy faces pas funs. » Le chiak est déjà là. Le chiak ne se transmet pas, c'est de la langue pourrie, un patois américain.

La langue s'est toujours enrichie. N'est-ce pas ce que nous vivons aujourd'hui ?

Précisément pas ! La langue française s'est toujours enrichie de contributions du monde entier, par exemple des milliers de mots italiens à la Renaissance, mais ils ont toujours été transformés sur place ; « guerra » a été adapté à l'oreille française par le e muet. Aujourd'hui, Air France appelle Joon sa filiale low cost. Tandis que les dictionnaires adoucent immédiatement le moindre tic de langage. L'académicien Jean Dutourd expliquait jadis qu'un mot nouveau doit être éprouvé, écouté avant d'entrer dans un dictionnaire ; il estimait cette période probatoire à trente ans. Désormais, vous dites n'importe quel mot anglais, « selfie », « ubériser » ou « community manager », le Robert l'imprimera aussitôt. Très modestement, je ne dis ni « selfie », ni même « ego-portrait », qui est trop long, mais « je fais un moi-même » – déclinable en toi-même, nous-mêmes, vous-mêmes... Les soldats de Bonaparte, pour décrire l'Égypte, avaient inventé des mots comme « aplide », « balane », « commatulle », « érèse », « fissurelle » : cela vous semble familier, n'est-ce pas ? Ce sont des mots de l'oreille francophone.

Vous distinguez deux types de fautes, la « fredaine » et le « métaplasme ». Quelle est la différence ?

Les fredaines, ce sont des fautes mineures d'usage, qui ne changent ni le sens ni l'oreille francophone. Dire « partir à » plutôt que « partir pour », oublier comme Voltaire un t à « lettres »... Les métaplasmes sont au contraire des fautes destructrices du logiciel français. Oublier l'accord du participe passé

KHANH RENAUD/SQUARE POUR « LE POINT »

« C'est en grec que Niépce invente la "photographie". Aujourd'hui, un gars invente une bicyclette volante et la baptise "Flike". »



et dire, comme un ancien ministre de la Culture, « les lettres que j'ai fait » ; ne plus distinguer le « rais » du conditionnel et le « rai » (qui se prononce « ré ») du futur, comme Cabrel chantant « j'avance-raiS vers toi »... La langue évolue par des fredaines, mais involue par des métaplasmes.

Parmi les métaplasmes, vous décrivez une accélération et une fragmentation du langage : « coloc », « dir-com »...

C'est l'apocope, cette guillotine de la langue, par laquelle on rétrécit les mots jugés trop longs et les réduit à deux syllabes : « ordi », « anniv », « dispo », « rando »... Voilà une transformation irréversible, liée à la grande rupture médiologique de l'informatique. A l'heure virtuelle, on croit gagner du temps en passant à la trappe les pronoms, articles, prépositions ou mots de liaison : cette temporalité n'est pas seulement une forme de présentisme mais de simultanéisme, par où disparaissent le sens et les nuances, l'esthétique même de la langue, mais encore son anthropologie : abrégé la double négation (« faut pas rêver »), c'est en finir avec cette originalité de la langue française qui était d'abord une prévenance, comme tenir une branche quand on précède quelqu'un dans la forêt : le « ne » prévient mon interlocuteur de ne pas se méprendre sur le verbe qui va suivre. L'ère informatique percute la langue française.

Que pensez-vous de l'écriture inclusive ?

Au tournant de la relation hommes-femmes, où se différencient les langues, il faut mesurer l'originalité de la langue française, qui conçoit, de façon

« Auteure se forme sans dissonance. Le “e” muet ne renvoie pas à un corps, mais à un parfum : c'est une brumisation. »

unique au monde, cette relation par son *e* muet (« blessÉE »), c'est-à-dire dans la coprésence ontologique : la grammaire française refuse le marquage au corps, le tatouage discriminant par les voyelles (*a/o*) des autres langues (romanes ou slaves), et cela s'entend encore à travers des pratiques sociales spécifiques (galanterie, libertinage, marivaudage) tout aussi intraduisibles. Cette coprésence ontologique est une des idéalizations spécifiques de la langue et de la culture françaises. C'est pourquoi il importe de distinguer la féminisation des métiers et l'écriture dite inclusive. La possibilité de féminiser un métier est aussi belle que nécessaire : auteure, avec son *e* muet élégant et discret, se forme sans dissonance. Le *e* muet ne renvoie pas à un corps, mais à un parfum : c'est une brumisation. Tandis que l'écriture inclusive (« interlocuteur·trice ») juxtapose : elle n'est pas une écriture (au sens noble, barthien), mais un code



typographique, imprononçable et laid; elle s'avère même exclusive, séparatrice: elle provient du modèle anglophone, qui préfigure l'arrivée de pratiques américaines. Le neutre anglo-saxon prolifère d'ailleurs en langue française actuelle: on n'accorde plus les participes passés, et le pronom «lequel» a tendance à remplacer les autres, précis et nuancés (laquelle, lesquels, etc.).

On vous devine pessimiste...

Si vous préférez être rassurés, adressez-vous aux linguistes officiels, Cerquiglini, Encrevé, Hagège ou Rey, ils vous diront que la langue française se porte bien. La différence entre eux et moi, c'est qu'ils continueront de faire de la linguistique quand la langue française aura disparu, en 2039, pour l'anniversaire de l'édit de Villers-Cotterêts ■

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS MAHLER ET SAÏD MAHRANE

« Le Point » fait son autocritique

Ils sont en première ligne lorsqu'ils s'attellent à la copie d'un journaliste. Paroles de correcteurs:

« Les problèmes auxquels nous sommes confrontés tiennent d'abord à l'inflation de termes anglo-américains: le rédacteur va parfois jusqu'à traduire en anglais un mot français; or la traduction d'une langue par une autre est une marque de respect de celle-ci par celle-là, au contraire de ce que croient tous ceux qui balancent du "redneck" en lieu et place de "péquenaud" ou du "think tank" pour "groupe de réflexion"...

D'autres épidémies contaminent les journalistes: "absolu" ("un record absolu", parfaitement redondant), "vrai" ("une vraie authenticité"), "juste" ("c'est juste injuste"). On note aussi un refus de l'adjectif, au profit d'un "substantifisme" douteux: au lieu de "je suis capable de...", on trouve désormais "je suis en capacité de...", à la place de "le ministre est responsable de...", "il est en responsabilité de...". Autre manie: l'emploi du verbe "rebondir" à toutes les sauces: "Il a rebondi sur cette question." Il y a aussi les expressions dont le sens n'est plus compris: "Tirer les marrons du feu" ne signifie pas qu'on profite d'une situation, mais qu'on se brûle les mains... au profit de quelqu'un qui se sert de vous.

Quant aux anacoluthes, elles sont devenues monnaie courante: "Etant tombé sur la tête, le médecin lui a prescrit un antalgique."

Enfin, inutile de s'attarder sur l'accord du participe passé, un écueil sur lequel s'écrasent et se sont écrasées générations actuelle et passées... »

Quelques perles de la rédaction:

« Laurent Fabius, mécontent de la flambée de l'essence aux pompes... »

« ... en attendant que cette partie de ping-pong se transforme en table ronde ».

« Il n'a pas renoncé à tordre le cou à un vieux serpent de mer. »

Dans ce numéro, des anglicismes et barbarismes ont peut-être échappé à notre vigilance... Débusquez-les.